

Marc Pautrel

Orpheline

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

LE MÉTIER DE DORMIR, Confluences, 2005.

JE SUIS UNE SURPRISE, Atelier In8, 2009.

L'HOMME PACIFIQUE, Gallimard, «L'Infini», 2009.

UN VOYAGE HUMAIN, Gallimard, «L'Infini», 2011.

POLAIRE, Gallimard, «L'Infini», 2013.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

MARC PAUTREL

ORPHELINE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2014.*

Il s'écria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! » Le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et son visage était enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »

Évangile de Jean, 11, 43

Elle veut cacher ses larmes mais elle n'y parvient pas. Quand il lui dit qu'il n'aura pas le temps, que son travail l'absorbe trop et qu'il faudra remettre, qu'il ne pourra pas l'inviter à dîner, ce rendez-vous qu'ils s'étaient promis en riant, quand elle réalise qu'il est comme tous les autres, qu'il ne s'intéresse pas à elle, elle sent que les larmes apparaissent, c'est impossible de les retenir, rien à faire. Elle prend un air fermé puis d'un coup elle sourit. Elle ne sait plus quelle posture adopter, celle de la femme hautaine, son allure d'Espagnole ténébreuse, regard noir, pour qui vous prenez-vous monsieur, vous n'espérez tout de même pas, ou au contraire l'exact inverse, le sourire timide, déçu, ça ne fait rien, c'était pour plaisanter, ce sera pour une autre fois. Elle est

incapable d'identifier le visage qu'elle offre à cette seconde précise, celle où ses larmes viennent.

Elle voudrait se protéger et durcir son armure, lever le bouclier, mais elle sent que son corps ne répond plus, et c'est l'autre réflexe qui surgit, la petite fille s'excusant, toute sa vie elle n'a compté pour rien et là ça continue. Puis les choses deviennent encore plus graves, ce ne sont plus seulement les larmes ou les expressions du visage qu'elle ne peut plus contrôler : maintenant elle se met à penser tout haut, elle ne peut pas s'en empêcher, se retenir, se fermer. Tout cacher est devenu au-dessus de ses forces, quarante années passées à dissimuler, à faire mine, maintenant c'est comme si son corps lâchait, et elle ne marmonne pas, elle pense tout haut sans même s'en rendre compte. Ou bien c'est qu'elle s'en moque à présent, puisque celui-là aussi la laisse, encore un prédateur, ou alors un type qui s'en fiche totalement, un qui ne pense qu'à lui, qu'au boulot, comme faisait son mari, elle se dit qu'elle est encore dans la répétition, elle est comme toutes ces femmes qu'elle voit dans son travail, elle n'arrive pas

à progresser, elle croit chaque fois gravir la colline mais elle avance à reculons, la pierre qu'elle roule retombe sur elle et lui écrase les membres, le trou l'aimante, elle ne sait plus quoi faire.

Elle parle en même temps que les larmes lui viennent, elle dit : C'était trop beau. En face, l'homme continue sa phrase mais il l'entend qui dit ces mots, qui se parle à elle-même tout haut, et c'est une chose incroyable, inouïe, la première fois qu'il assiste à ça, soudain une femme à cœur ouvert, qui pense à voix haute et parle à la première personne, il a envie de se pincer pour être sûr que la scène a bien lieu. Il n'est pas certain de comprendre. Il ne s'agissait donc pas entre elle et lui d'un simple jeu ? Elle n'est pas la mangeuse d'hommes qu'il croyait, la ténébreuse Andalouse qui met le feu aux hommes et les regarde se consumer en souriant ? Non, elle est une écorchée vive, sans plus rien pour la protéger parce qu'on lui a retiré la peau sur le corps. Elle ne pleure pas vraiment, mais il a vu ce voile pourtant, soudaine brillance extrême des yeux, ses pupilles sombres baignées d'eau en un éclair, comme si elles descendaient sous la surface d'une

mer jusqu'ici invisible, qu'elles plongeaient, se retiraient en elle très légèrement, une sorte de prière fugace, un geste mystique secret, puis remontaient à l'air libre, identiques mais devenues humides.

Elle l'a fait malgré elle, les larmes sont venues pendant quelques secondes, pas assez pour couler mais assez pour être visibles et assez pour que cet homme en face les voie, et elle s'en voudrait en temps normal, sauf que là à présent elle s'en fiche. La vie est toujours décevante, se dit-elle, elle a été idiote de rêver. Elle pense : J'ai été une idiote. Elle hoche la tête, elle pense encore tout haut, elle prononce une quantité de phrases indéfinie, peut-être dix ou vingt, peut-être seulement deux : C'était trop beau. Et aussi : J'ai été une idiote. Alors, l'homme pose sa main sur la sienne, par-dessus la table froide du café, il lui donne une date, une heure et un nom de restaurant, tout près, dans le quartier. Il lui dit oui.

C'est un appartement de rez-de-chaussée, un peu ancien mais spacieux, dans un quartier calme de la ville, à quelques rues des quais. Elle habite cet immeuble du XIX^e siècle partagé en plusieurs logements, deux à l'étage et deux au niveau de la rue. Elle a un grand salon qui donne sur la rue à mi-étage, parce que des caves occupent l'entresol. Un étroit couloir relie le salon à la chambre et à une cuisine sous véranda empiétant sur un petit patio. Elle a quarante et un ans, elle a été mariée quinze ans, elle a divorcé d'un mari de vingt ans son aîné et elle n'a pas d'enfants. Elle vit seule depuis longtemps, le couple avait acheté l'endroit pour qu'elle puisse en faire un pied-à-terre dans la ville, quand ils habitaient à cinquante kilomètres et qu'elle

devait rentrer chaque soir. L'autonomie s'est transformée en isolement, elle a appris à vivre seule malgré le mariage, il était souvent parti pour son travail, elle l'attendait. Elle a toujours attendu dans sa vie. Elle attend encore. Il n'y a rien à attendre mais elle attend malgré tout, elle attendra toujours. Elle espère tellement, personne ne peut avoir idée de la force de son espérance, de la densité de sa colère, elle donnerait tellement, tellement, elle serait prête à tout pour revenir en arrière.

Elle a quelques amies, des collègues de travail, des anciennes camarades étudiantes, elle les voit régulièrement, elles sortent ensemble, au restaurant, au cinéma, mais chez elle il n'y a jamais d'invités. Tout est pourtant préparé pour les accueillir, parfaitement décoré, intérieur savamment arrangé, fauteuils et canapé, table basse, plateaux, verres à apéritif, vaisselle, serviettes. Mais jamais personne ne vient chez elle, à peine une amie une fois par mois, un ou deux couples de connaissances une fois par an, et c'est tout. Le soir elle regarde la télévision, le samedi et le dimanche elle fait la grasse matinée et se lève à midi.

Elle déteste les dimanches, les samedis, les soirées, et surtout les soirées des samedis, elle veut rester en permanence dans les journées de travail, épuisantes et monotones comme tout emploi de fonctionnaire, mais qui l'occupent et qui la rendent utile. Elle se sent tellement inutile. Elle dit : Je ne sers à rien, je ne suis utile à personne, je devrais disparaître, m'effacer, je partirais discrètement, j'enlèverais mes chaussures pour marcher en silence, j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai essayé, j'ai fait mon maximum, maintenant je suis lassée, je veux me mettre entre parenthèses. Mais elle continue malgré tout sa vie quotidienne, le travail, les loisirs, manger et dormir, aller et venir.

Depuis la séparation, elle n'a pas de nouvel amoureux, elle pourrait, elle est très belle, encore jeune, en pleine santé, mais elle ne se sent pas assez forte pour résister à la présence des hommes, pour leur tenir tête, pour supporter le choc. Les hommes sont des pots de fer, les femmes des pots de terre, c'est son opinion. Elle pense que ce sont tous des prédateurs, qu'ils brisent les femmes, sans d'ailleurs le vouloir, juste parce qu'ils ne sont pas

faits de la même matière. Elle les aime pourtant, elle aime les hommes, elle en a le goût.

Dans ses armoires elle a une quantité de draps différents, bien qu'elle ne les utilise pas tous, une multitude de motifs, de coloris et d'étoffes, des draps en satin, des draps en lin, et aussi des draps très anciens avec des initiales brodées qui viennent de chez sa tatie. Elle n'a pas beaucoup de choses qui viennent de chez sa tatie, elle n'a pas reçu beaucoup de sa tatie, son tonton et sa tatie ne l'aimaient pas beaucoup, pense-t-elle, c'est la vie.

Une grande brune solidement charpentée, avec des yeux sombres et une peau cuivrée, une véritable allure d'Ibérique, alors que ses père et mère, et grands-pères et grands-mères, étaient de l'ouest de la France, à la frontière du Sud-Ouest. Sans doute, bien avant, quelque part parmi ses aïeux elle aura eu des Espagnols. Elle connaît bien l'Espagne, elle parle la langue couramment depuis ses dix-huit ans, ses premiers voyages dans le Sud, le Pays basque, Madrid, et puis l'Andalousie.

Elle se sent espagnole. Elle est française, elle aime la France, mais elle se sent espa-

gnole. Elle se sent d'ailleurs, exilée. Même quand elle est en Espagne, elle se sent encore loin de chez elle. Elle est partout en exil, partout loin de chez elle et partout loin d'elle-même. Elle l'accepte, elle se soumet, elle retient ses larmes, elle fronce les sourcils et serre les dents, elle ferme son visage, elle fait ce qu'elle a à faire, au bureau le travail, à la maison toutes ces tâches ménagères, la poussière, le linge, la cuisine, le repassage, elle passe le temps, elle n'espère rien, elle dit qu'elle n'a aucune perspective. Même l'amour, l'homme parfait, l'âme sœur, ne la guérirait pas. Elle se sent incurable. Il lui faut seulement un rêve par jour, quelque chose pour alimenter l'impatience, une date à viser, des jours à décompter jusqu'au moment de l'événement, et cet événement, peut-être sa seule passion, ce sont les voyages lointains, les déplacements, les bagages, l'aéroport, l'embarquement, le décollage, l'atterrissage, la sortie sous un autre soleil. Ailleurs, au sud, à l'équateur, en Amérique latine, en Andalousie, partir, s'enfuir. Si elle fait glisser le curseur de l'espace, qui sait, peut-être ferait-elle aussi glisser le curseur du temps, et

elle en rêve, tout est possible, les songes nocturnes sont le lieu de toutes les vies, elle rêve beaucoup la nuit, rêves et cauchemars aussi parfois, des cauchemars si terribles.